

D'Acey à Ronchamp

un Jura presque insolite !

25-27 mai 2016

Après deux sorties d'une journée, nous sommes partis pour trois jours « jurassiens » à la découverte d'abbayes, d'églises, d'une chapelle, d'un château-fort ..., de l'absinthe et du musée Peugeot.

Première étape dans la basse vallée de l'Ognon : **l'abbaye Notre-Dame d'Acey**. Bien que victime des ravages des guerres et des incendies, elle est la seule qui subsiste des treize églises construites par les Cisterciens en Franche-Comté. Guidés par le frère Benoît, nous en visiterons l'église. D'abord son narthex aux puissants piliers - probablement une partie de l'église initiale (début XII^e siècle) ; sa voûte s'étant effondrée, il reste sans toit jusqu'en 1970 ; aujourd'hui la voûte est en béton. Ses vitraux disparates ont laissé place en 1947 à des vitraux conçus par des artistes régionaux, le peintre Jean Ricardon, professeur aux Beaux-Arts de Besançon, et le maître verrier André Parot. S'opposant aux choix en vogue à l'époque, Ricardon « a voulu échapper à l'innombrable des couleurs » et a choisi le blanc et des idéogrammes (chaque idéogramme est un rectangle vertical divisé en trois compartiments horizontaux de hauteur égale, le plus élevé étant lui aussi divisé). Par une petite porte nous rejoignons l'église, lumineuse et très dépouillée : trois petites nefs reliées à un large transept s'ouvrant sur une abside avec quatre chapelles à chevet plat. Assis autour de l'autel (récent), nous écouterons frère Benoît nous parler des monastères cisterciens - cent-soixante, mais dont certains sont en train de fermer - et évoquer la vie monacale, prière et travail (atelier

d'électrolyse et travaux pour les sous-traitants de Peugeot).

Après un court passage dans le magasin nous rejoignons **Quingey**, ville natale du pape Calixte II, mais seulement pour déjeuner à la célèbre « Truite de la Loue ». Agréable répit avant de gagner à **Besançon** le pont de la République pour embarquer sur le Vauban et naviguer sur la boucle du Doubs. Difficile de décrire tout le spectacle. Quelques détails seulement : des constructions récentes, tel le port de plaisance du Grand Besançon, les bâtiments de la Cité des Arts. A la suite, nous emprunterons le tunnel sous la Citadelle (creusé en 1878), longerons la Gare d'Eau où accostaient les péniches jusqu'au pont Charles de Gaulle (1970), l'Hôpital Saint-Jacques (XVII^e siècle), le quai Vauban et ses façades rythmées par des arcades, l'église Sainte-Madeleine (XVIII^e siècle), la Tour de la Pelote (2^e moitié du XV^e) conservée parce qu'intégrée au système défensif de Vauban et, pour finir, l'imposante fontaine Le Minotaure (2001) avant le retour au point de départ.

La journée n'est pas terminée, il faut rejoindre, à une quinzaine de kilomètres de Besançon, **Nancray** pour y parcourir le *Musée de plein air des Maisons comtoises*. Ce musée est l'œuvre de l'abbé Jean Garneret (1907-2002), ethnographe qui depuis 1936 a travaillé sur la maison rurale avec l'idée de « raviver le souvenir des anciennes choses et des vieilles mœurs » et aussi « de donner raison à nos frères paysans des grandeurs de leur métier ». Pour réaliser son projet, il lui a fallu rechercher un lieu, collecter des maisons authentiques, typiques de l'habitat comtois, ainsi que les objets usuels qui s'y trouvaient et regrouper des ensembles régionaux (Territoire de Belfort, Doubs, Haute-Saône, Jura). Et le musée ouvre en 1988... avec cinq maisons. Aujourd'hui le dépliant remis aux visiteurs recense trente-quatre éléments

(maisons, fournils, chapelles, fontaines...). Impossibilité de tout décrire. Je me limiterai donc à une maison du Haut-Doubs : la ferme des Arces de Morteau. Construite en 1784 pour un laboureur aisé, elle est meublée d'après l'inventaire dressé au décès du propriétaire (1811). Située à une altitude de 980 m, elle a été construite pour résister au froid : les pièces à vivre ont des doubles-fenêtres et sont lambrissées. Sur l'étage de grange tout en bois, un toit large et à faible pente retient la neige et isole du froid. Au rez-de-chaussée sont les pièces habitées : la cuisine, le « tué » à four à pain, grande cheminée qui sert de fumoir à viande, de lieu de séchage pour les récoltes et de moyen de chauffage. La pièce à vivre, le « poêle », montre dans une alcôve le lit des parents ; chauffage par petit fourneau de tôle et éclairage par lampe à huile. Une pièce sépare le poêle de l'écurie ; on y met coffres et armoires de rangement. Cette description de cette maison plutôt cossue termine ma présentation de la première journée.

Notre deuxième journée commence par une promenade matinale dans les rues d'**Ornans**. Cette cité a un riche passé : ville comtale au XIII^e siècle, elle devint un chef-lieu de bailliage, donc résidence d'hommes de loi et de bourgeois. C'est pourquoi nous verrons de beaux hôtels particuliers dont l'hôtel Sanderet de Valonne (XVII^e siècle) et l'hôtel de Grospain (XV^e). Malheureusement nous ne pourrons visiter l'église Saint-Laurent, reconstruite au XVI^e siècle pour remplacer une église romane du XII^e et surtout richement dotée par le chancelier et cardinal Granvelle. Un arrêt sur le Grand-Pont pour photographier les maisons sur pilotis aux étonnants grands toits qui se reflètent dans la Loue. De là, nous rejoignons le nouveau musée Courbet. Le bâtiment à la façade vitrée réunit l'ancien musée - indûment dit maison natale de Courbet - et la maison voisine. Et nous allons en

parcourir les salles. La première fait revivre les débuts du peintre, des petits tableaux de paysages, mais surtout beaucoup d'œuvres de Claude-Antoine Beau, le premier maître de Courbet. A remarquer une toile montrant le professeur et ses élèves travaillant dans la nature - ce qui explique que l'idée de peindre sur le motif va imprégner Courbet. La deuxième salle - Courbet est dès lors à Paris - évoque la tentation romantique des années 1840, mais se remarque surtout une étonnante toile inspirée par Rembrandt, *Pirate prisonnier du bey d'Alger*. Passant à l'étage, nous traversons une petite pièce qui garde la seule sculpture de Courbet, *Le petit pêcheur de Chavots* (1860). La troisième salle est réservée aux portraits de famille (sœur, grand-père maternel). La quatrième expose un vaste tableau qui fit scandale - des paysans même pas idéalisés au format de la peinture d'histoire : *Retour de foire des paysans de Flagey*. Un critique a écrit : « il peignait en patois ». La salle suivante marque le retour de Courbet à ses choix premiers, le paysage. A remarquer surtout *Le Chêne de Flagey* (1857) qui prend nom en 1867 de *Chêne de Vercingétorix* - contre Napoléon III, Courbet a choisi Alaise pour le site de la bataille d'Alesia -. Une dernière salle est consacrée à la Commune, à la prison, à l'exil en Suisse : un autoportrait où il se montre en prisonnier de droit commun, et le célèbre *Château de Chillon* (1874).

Les yeux encore tout pleins de nos découvertes, nous partons pour **Pontarlier** en longeant la Loue, au milieu de forêts superbes. Une courte escale en ville, le temps de déjeuner et vite au Musée Municipal uniquement pour les salles consacrées à l'absinthe.

L'absinthe et une variété d'armoïse, plante aromatique amère qui servait à soigner, mais au XVIII^e siècle mise au point la distillation dans le Val-Travers (Suisse) et bientôt

commercialisation de la recette. Pour échapper aux fortes taxes douanières, la distillerie Pernod choisit de s'installer à Pontarlier (1805). La consommation s'envole à partir de 1830 - début de la conquête de l'Algérie - car le produit est censé protéger de la dysenterie et de la malaria. Par la suite, c'est la boisson prisée par les artistes, Musset, Baudelaire, Verlaine, Manet, Toulouse-Lautrec... C'est la gloire pour Pontarlier : vers 1900 la ville compte 20 distilleries qui emploient 3000 personnes sur une population de 8000 habitants.

Le musée a réservé deux salles à l'absinthe. Dans la première est installé un alambic et un étalage de verres avec les cuillères pour le sucre sur lequel est versée goutte à goutte l'eau. Et cet alcool favorise l'essor de l'affiche publicitaire : des personnalités, surtout des comédiens (le célèbre Coquelin), proclament : « L'absinthe c'est la santé ». La deuxième salle évoque surtout les anti-absinthe : les viticulteurs du Midi, les ligues moralistes, les hommes politiques..., mais c'est surtout la guerre de 1914 - il faut protéger les troupes - qui amènera la loi de 1915 : interdiction de la fabrication et de la vente.

Sans avoir goûté à la « fée verte », nous rejoignons le **château de Joux** (Joux signifie sapin). Dressé sur un éperon rocheux à l'entrée de la cluse de Pontarlier, il domine le Doubs de plus de 100 m, et cette position extraordinaire en explique le rôle : la cluse a toujours été voie de passage, voie romaine que César emprunta pour gagner Alesia (52 av. J.C.), route commerciale dès le Moyen-Age qui, reliant l'Italie du Nord aux Flandres, permettait le commerce de la laine et du sel, aujourd'hui toujours voie de communication rapprochant Suisse et Italie de l'Europe du Nord. Ainsi s'expliquent les cinq enceintes fortifiées de Joux. J'ai bien franchi la porte bâtie pour Louis XIV mais, souffrant d'un genou, j'ai renoncé assez vite, alors je me bornerai à rappeler l'histoire du lieu. Les sires de Joux

habitent d'abord un château de bois mais à partir du XII^e siècle, grâce aux gains que leur procure le péage qu'ils avaient établi au pied du château, ils construisent une forteresse de pierre, protégée par un fossé, un pont-levis et plusieurs remparts. La seigneurie disparaît au XIV^e siècle faute d'héritier. En 1454 le château, racheté par Philippe le Bon, duc et comte de Bourgogne, protège la Franche-Comté. Le mariage de Marie de Bourgogne avec l'archiduc Maximilien (1477) apporte la province ... et le château aux Habsbourg d'Autriche, par la suite à Charles Quint (1530) et à ses successeurs au trône d'Espagne. De là une enceinte dite de Charles Quint. Longue et difficile période de lutte entre France et Espagne pour la possession de la province : la Franche-Comté ne deviendra définitivement française qu'en 1678 (paix de Nimègue). Pour défendre la province conquise, Louis XIV fait appel à Vauban pour édifier une quatrième enceinte et un dispositif défensif renforcé à cause des progrès de l'artillerie. Louis XV transforme le château en prison d'Etat, aussi crainte que la Bastille. Cette prison subsistera jusqu'à la fin de l'Empire. Au moins deux prisonniers célèbres : Mirabeau et Toussaint-Louverture qui y mourra (7 avril 1803) ; sa cellule est une étape de « La route des abolitions de l'esclavage et des droits de l'homme ». Le XIX^e siècle reprendra les constructions et apportera les améliorations nécessaires pour une protection contre l'artillerie et, après 1870, la nouvelle artillerie acier : grand rôle du général Séré de Rivière et du capitaine de génie Joffre qui fera percer des galeries souterraines. Aujourd'hui, si travaux il y a, c'est pour restaurer et permettre les visites des touristes.

Une dernière visite nous attend à **Montbenoît**, minuscule capitale de la République du Saugeais, mais seulement pour son abbaye. Montbenoît est possession des seigneurs de Joux

et en 1130 Landry fait un don à l'archevêque de Besançon pour l'édification d'un « lieu de prières ». Celui-ci fait venir des moines de Saint-Maurice d'Agaune. Ils défrichent et construisent rapidement, mais l'essentiel de ce que nous voyons aujourd'hui date des réaménagements des XV^e et XVI^e siècles dûs au mécénat du cardinal Granvelle (chœur de l'église et œuvres d'art) ; le clocher, lui, est de 1903 : il remplace le clocher roman qui s'est effondré en partie sous le poids d'une statue équestre du sire de Joux. A l'intérieur l'essentiel de la nef est d'origine, d'influence cistercienne (absence de décors, croisée d'ogives et voûtes d'arêtes). Le chœur, aux larges verrières, a été rebâti à partir de 1522 avec niche abbatiale monumentale (1526) et stalles (1527) - dont seuls deux panneaux sont intacts (à remarquer l'étonnante humiliation d'Aristote : le philosophe à quatre pattes se fait fouetter par une femme (la Vérité) assise sur son dos. Le cloître, de petites dimensions, date des débuts de l'abbaye (arcature à colonnettes aux chapiteaux sculptés). Accolée à son aile se trouve la salle capitulaire où ont été placés des éléments du jubé. Du cloître nous passons dans la cuisine datant des débuts de l'abbaye : grande cheminée et four à pain banal dont le mur était toujours chaud ; une petite porte ouvre sur un cachot. Il est temps de gagner Morteau pour se reposer et se remémorer nos découvertes.

Dernière journée de notre périple comtois, d'abord pour découvrir... des vitraux. Premier arrêt aux **Bréseux**, village de 300 habitants, pour sa petite église (XVIII^e siècle) discrète et isolée du village. L'intérieur de Saint-Michel est une simple salle rectangulaire avec ouverture en arc triomphal vers le chœur. A remarquer les beaux bancs rustiques et la tribune, mais on vient essentiellement dans cette église pour les vitraux de Manessier (1911-1993), premiers vitraux non-figuratifs

destinés à une église. En 1948 pose des vitraux du chœur, inspirés à l'artiste par les impressions qu'il avait ressenties en venant aux Bréseux et en regardant le paysage autour de l'église : « droite toutes les forêts bleues des pins du Jura vers la Suisse et à gauche les chênes dorés qui étaient sur les bords du Doubs », vision transposée dans le paysage jaune (à gauche du chœur) - un éblouissement de couleurs - et le paysage bleu (à droite du chœur) à l'éblouissante lumière de tous les bleus dont le bleu de Chartres. Les autres vitraux se réfèrent aux lieux qu'ils jouxtent : le baptême près des fonts baptismaux, la pénitence près du confessionnal, la Vierge près de l'autel de la Vierge et sainte Agathe près de l'autel de sainte Agathe, patronne secondaire de l'église.

Les yeux éblouis, nous rejoignons **Audincourt** au riche passé industriel acquis grâce à ses forges exploitant fer et forêts du pays. La cité appartient au pays de Montbéliard qui jouit d'une identité particulière : en 1397, à la suite du mariage de la dernière héritière du comté avec un Wurtemberg, la région a basculé pour quatre siècles dans le giron de l'empire germanique et en 1552 dans la religion luthérienne. Aussi quand arrivèrent d'Italie et de Pologne des ouvriers catholiques, fallut-il construire pour eux des lieux de prière, d'où notre arrêt à Audincourt pour l'église du Sacré-Cœur (1950). C'est une église toute simple, de plan basilical érigée par Marcel Novarina ; sa voûte de chêne à caissons en arc brisé surbaissé s'illumine de la lumière colorée des 17 vitraux de Fernand Léger qui cernent la nef. Racontant la Passion du Christ, ils se rejoignent au vitrail central qui illustre les cinq plaies du Christ : de Fernand Léger aussi, dans le chœur, une tapisserie sur le thème de l'Eucharistie. Un autre artiste a travaillé dans cette église, Bazaine. On lui doit les vitraux du baptistère, dont les teintes chaudes symbolisent l'eau et la

lumière. De lui aussi la monumentale et colorée mosaïque du péristyle.

De là nous gagnons le **Musée de l'Aventure Peugeot**. Pour tout le monde Peugeot, c'est l'automobile, pourtant, au début du XIX^e siècle, la petite entreprise familiale produisait des ressorts pour l'horlogerie, des moulins à café, des outils à main, des patins à glace, des bicyclettes et même des jupes à crinoline ! Elle ne passe à l'automobile qu'avec Armand Peugeot (1849-1915), génie de la mécanique et organisateur-né. Le musée étale toutes ses réalisations et chaque slaamien a pu admirer, à son rythme et selon son goût, les 78 modèles (environ) de voitures à l'emblème du Lion. Et c'est dans ce cadre que nous avons pris notre dernier déjeuner.

Encore une visite : **Ronchamp**, pour la chapelle de Notre-Dame du Haut. Ronchamp a pendant deux siècles vécu de l'activité de ses houillères, mais le nom n'est connu que depuis que le projet de faire appel à Le Corbusier pour reconstruire la chapelle bombardée en 1944 - projet monté par le chanoine Leduc, secrétaire de la commission diocésaine d'art sacré, déjà intervenu aux Bréseux, et François Mathey, inspecteur des Monuments historiques et natif de Ronchamp - a été accepté par l'architecte, conquis après être venu sur place dessiner l'environnement et les paysages. Résultat : une enveloppe de béton blanc et lisse aux parois inclinées percées de nombreux jours, couronnée d'un toit pentu en béton sombre avec trois tours accolées. Sur un mur extérieur, face à la prairie un autel et une chaire à prêcher pour que puisse être célébrée (à 10h 30, en raison de la position du soleil), une messe destinée à 1000 personnes. De l'autre côté de la prairie une pyramide dédiée aux soldats morts durant la 2^e guerre mondiale, un rappel des pyramides d'Amérique centrale et de leurs sacrifices humains. A l'intérieur de la chapelle un

étonnant clair-obscur, la lumière ne parvenant que par les petites ouvertures des parois inclinées, mais une lumière soigneusement calculée puisque la statue de la Vierge qui décore un mur n'est éclairée par la lumière extérieure qu'au moment de la messe. La chapelle de Ronchamp, simple et nue, a été construite rapidement : chantier débuté en 1953, inauguration le 25 juin 1955. Mais nous sommes venus un peu trop tôt : le dimanche 17 juillet 2016, 17 sites signés Le Corbusier, dont la chapelle de Ronchamp, sont entrés au patrimoine de l'Humanité parce que « ces oeuvres témoignent de l'invention d'un nouveau langage architectural en rupture avec le passé ».

Redescendant la colline en zigzagant à travers les arbres, nous découvrons le monastère Sainte-Claire édifié en 2011 par Renzo Piano - déjà connu de la SLAAM pour le centre culturel Paul Klee de Berne -. Comme Le Corbusier, Renzo Piano a voulu intégrer le bâtiment dans un cadre naturel. Monastère et chapelle sont séparés, la chapelle surplombant le monastère. Humble et lumineuse, cette dernière construction a été voulue largement ouverte et, selon la formule de notre guide, comme celle de Le Corbusier « avec des murs bruts de décoffrage ».

De ce riche périple que j'ai longuement évoqué, j'espère que chacun s'en est retourné en se sentant « heureux qui comme Ulysse a fait un beau voyage ».

Liliane Pagès